LA GLORIFICATION DU TRAVAIL

CONSTANTIN MEUNIER

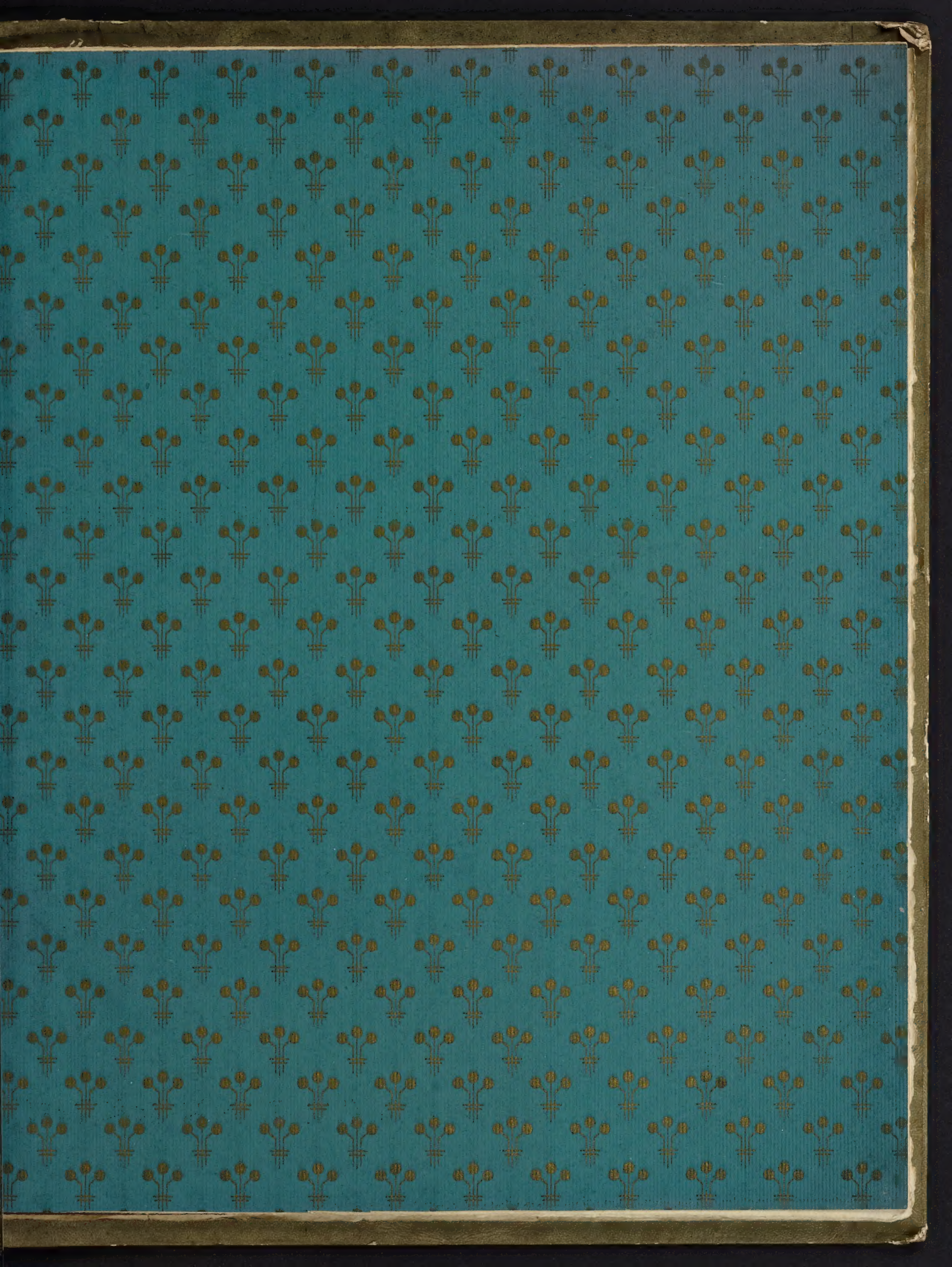
PAR MARIUS RENARD

GRAVURES ORIGINALES DE A. DURIAU

PRÉFACE PAR JULES DESTRÉE



BIBLIOTHÈQUE DE L'ŒUVRE DE RÉNOVATION POPULAIRE
IMPRIMERIE VEUVES RENARD & VILAIN, GRAND'RUE, HORNU



CONSTANTIN MEUNIER

LA GLORIFICATION DU TRAVAIL

CONSTANTIN MEUNIER

PAR MARIUS RENARD

GRAVURES ORIGINALES DE A. DURIAU

PRÉFACE DE JULES DESTRÉE



BIBLIOTHÈQUE DE L'ŒUVRE DE RÉNOVATION POPULAIRE
IMPRIMERIE VEUVES RENARD & VILAIN, GRAND'RUE, HORNU

IL N'A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUE TROIS CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS.

N° 102

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

VEILLÉES BORAINES
PETIT COUTIA
GUEULE ROUGE
LA RIBAUDE
LE ROMAN DE MÉLIE
TERRE DE MISÈRE
EN RÉVOLTE
L'INGÉNIEUR

DIVERS

LE PEINTRE NICOLAS LEGRAND
LE ROMAN SOCIAL
VOYAGE EN ASIE MINEURE
VOYAGE EN ESPAGNE ET AU MAROC
LE BORINAGE
LE HAINAUT PITTORESQUE

THÉATRE

L'APÔTRE
LA FORCE DE VIVRE

PRÉFACE

L'heure présente est grosse d'ambitions et d'espoirs magnifiques. L'humanité moderne ne compte ses misères qu'avec la légitime volonté de connaître et de préparer, sans recourir au miracle, un avenir éclatant et meilleur. Et parmi toutes ces forces innombrables qui travaillent confusément, avec une rapidité sans cesse accrue, que les siècles précédents n'auront pas connue, à transformer le monde, il n'en est pas de plus haute, de plus puissante, de plus féconde en des répercussions sentimentales et lointaines, que la BEAUTÉ.

C'est une œuvre noble et digne de l'encouragement de tous, que celle de la rénovation populaire par l'art. Il faut en louer Marius Renard qui la poursuit avec la ténacité des convictions robustes. Faire comprendre aux plèbes sacrifiées que l'art n'est point une détestation frivole de bourgeois fortunés, mais qu'on peut, sans les vulgariser, admettre aux joies esthétiques les plus humbles, c'est faire de la bienfaisance intellectuelle, de la solidarité pratique, de la vraie révolution sans phrases.

Et parmi tous les maîtres dont les colossales figures se dressent, comme celles des héros, au-dessus de la foule anonyme, il n'en est point que nous puissions célébrer, d'un cœur plus aimant et plus enthousiaste que notre grand Constantin Meunier.

Je me souviens, comme d'une des choses dont j'aime le mieux à me souvenir, de l'ardeur joyeuse avec laquelle mes vingt ans saluèrent les premières œuvres de sculpture de Meunier. Toute sa maîtrise future était déjà incluse dans le petit *Puddleur assis* qui fut exposé à Bruxelles à un salon des XX, ces précurseurs de la Libre Esthétique. J'y retrouvai l'allure titanique et écrasée des ouvriers de l'industrie de la terre wallonne, dont nul, avant lui, n'avait dit l'impressionnante beauté.

J. K. Huysmans, un des critiques les plus subtils de ce temps, avait autrefois, dans l'*Art Moderne* et dans *Certains*, signalé l'énorme

intérêt d'art qu'on pouvait prendre aux aspects et aux populations de l'industrie moderne et s'était étonné du dédain des peintres et des sculpteurs. Meunier devait être l'artiste qu'annonçait sa critique.

Où des devanciers n'avaient vu que de ridicules et fadasses Hercules porteurs de marteaux, il sentit, découvrit, et exprima la grandeur humaine et triste, comme l'avait fait Millet pour le Paysan.

Et l'ouvrier entra dans l'Art et fut reconnu comme l'égal des anciens dieux. L'effort prodigieux de ses muscles dompteurs de la matière et son âme obscure d'opprimé en révolte, apparurent plus émouvants que les plus hautaines expressions de l'art grec ou les plus délicates de la Renaissance.

L'épopée contemporaine chanta dans le bronze et le granit.

Les mineurs, les verriers, les puddleurs, les débardeurs, les carriers, les pêcheurs, les moissonneurs, tous ceux qui peinent dans les usines et dans les champs, eurent leur chantre inspiré. Et on les vit tels qu'ils sont, mais tels que nos yeux ne savaient point les voir : héroïques. Toute l'œuvre de Meunier converge vers cette ambition : LA GLORIFICATION DU TRAVAIL.

C'est le titre qu'il a donné à un monument considérable, résumant son effort et qui portera son nom à travers les siècles.

L'œuvre est une des plus hautes de l'art de toutes les époques. Et quant à l'homme, Rodin nous a dit : « Constantin Meunier est un homme admirable », et G. Lecomte : « Son œuvre la qualité de son âme ».

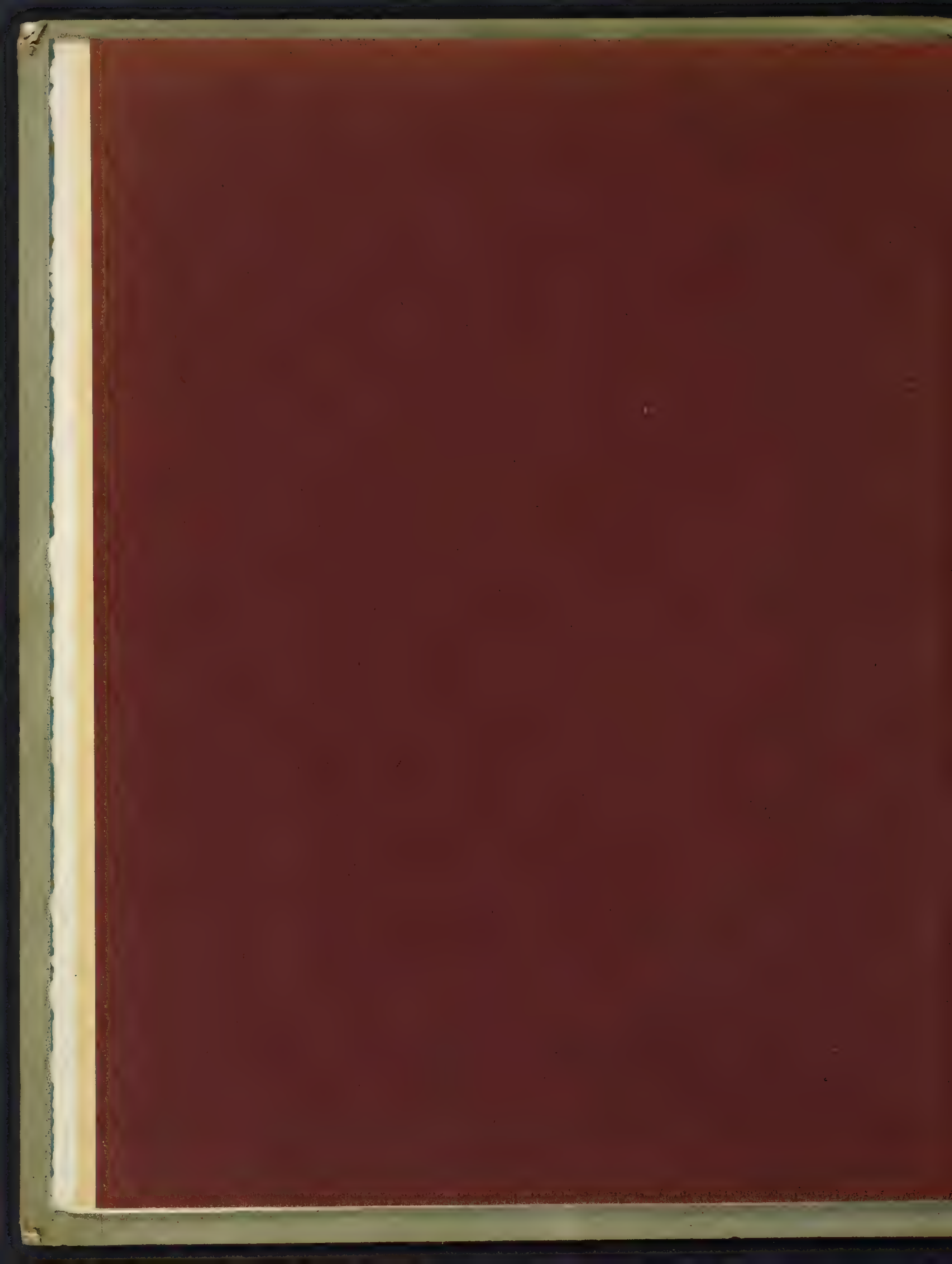
Quelle superbe leçon de bonté, de pitié et d'amour !

Camille Lemonnier, en un livre fastueux, a évoqué naguère la vie et l'œuvre de Constantin Meunier ; mais ce volume opulent n'est pas à la portée des bourses modestes ; il faut donc savoir gré à Marius Renard, de nous avoir dit, à son tour, avec simplicité et exactitude, pourquoi nous devions tant aimer Constantin Meunier, et d'avoir, par la belle édition qu'il nous offre aujourd'hui à bon marché, permis aux gens de peu de pécune d'admirer, au moins en reflets, ses sculptures éternelles.

JULES DESTRÉE.



MATERNITÉ



CONSTANTIN MEUNIER



celui qui tenterait de reprendre le mot fâcheux de Baudelaire : « En Belgique, il n'y a pas d'art. Il s'est retiré du pays », il serait facile d'opposer en argument, la merveilleuse floraison qui a donné à notre pays, depuis un demi-siècle, un rang très enviable dans l'évolution artistique contemporaine.

La parole du poète avait peut-être pour excuse, lorsqu'elle fut dite, une admiration fervente pour une époque extraordinairement glorieuse. Cependant, elle n'avait pas et n'aura jamais, souhaitons-le, de raison d'être, tellement les événements et les hommes démentent ce regret puéril.

Non, la Belgique n'a rien à envier aux autres. Car elle a réalisé une évolution dont les merveilleuses étapes sont marquées en œuvres éclatantes de volonté et de vie, dans les galeries et les musées. Son art, qui continue après une période d'accalmie, la vitalité d'une race autrefois prodigue, est apprécié en dehors des frontières, avec une légitime admiration, tellement les manifestations esthétiques se sont multipliées, vaillantes et toujours fécondes, continuant un passé dont la splendeur ne saurait s'effacer.

Cette situation est due bien plus à la probité et à la hardiesse de ses artistes, qu'à l'effort collectif des écoles et de l'enseignement académique, pris dans un sens général. Le mouvement fut surtout intense lorsque les créateurs s'imposèrent pour mission d'affirmer leurs tendances et le souci de mettre en valeur, avant tout, l'originalité de leurs pensées.

Voilà qui ne manque pas de mérite.

Non qu'il soit nécessaire de s'insurger contre la gloire d'une époque qui nous fût d'un profitable enseignement, mais l'art, suivant une perpétuelle évolution, il importe de laisser à tous ceux qui concourent à exalter ses beautés, la joie de leur sincérité.

Au surplus, il n'est rien de plus utile au développement des facultés de l'artiste, que cette liberté sans laquelle ne se crée aucune œuvre vraiment puissante et qui laisse, au contraire, les individualités grandir bellement, comme des fleurs que fortifient la sève et le soleil.

Le mérite de cette évolution n'est pas seulement d'avoir produit un mouvement artistique puissant, mais aussi d'avoir révélé beaucoup de talents dont l'originalité n'est pas la moindre des qualités. Ceux-ci ont suivi, d'ailleurs, les tendances qui se manifestaient dans tous les domaines où s'exalte la pensée humaine. Des mouvements se créèrent en littérature, en musique, qui signifiaient surtout la volonté d'exprimer, sans devoir subir l'autorité d'un enseignement ou d'une formule, la subtile exaltation de la pensée.



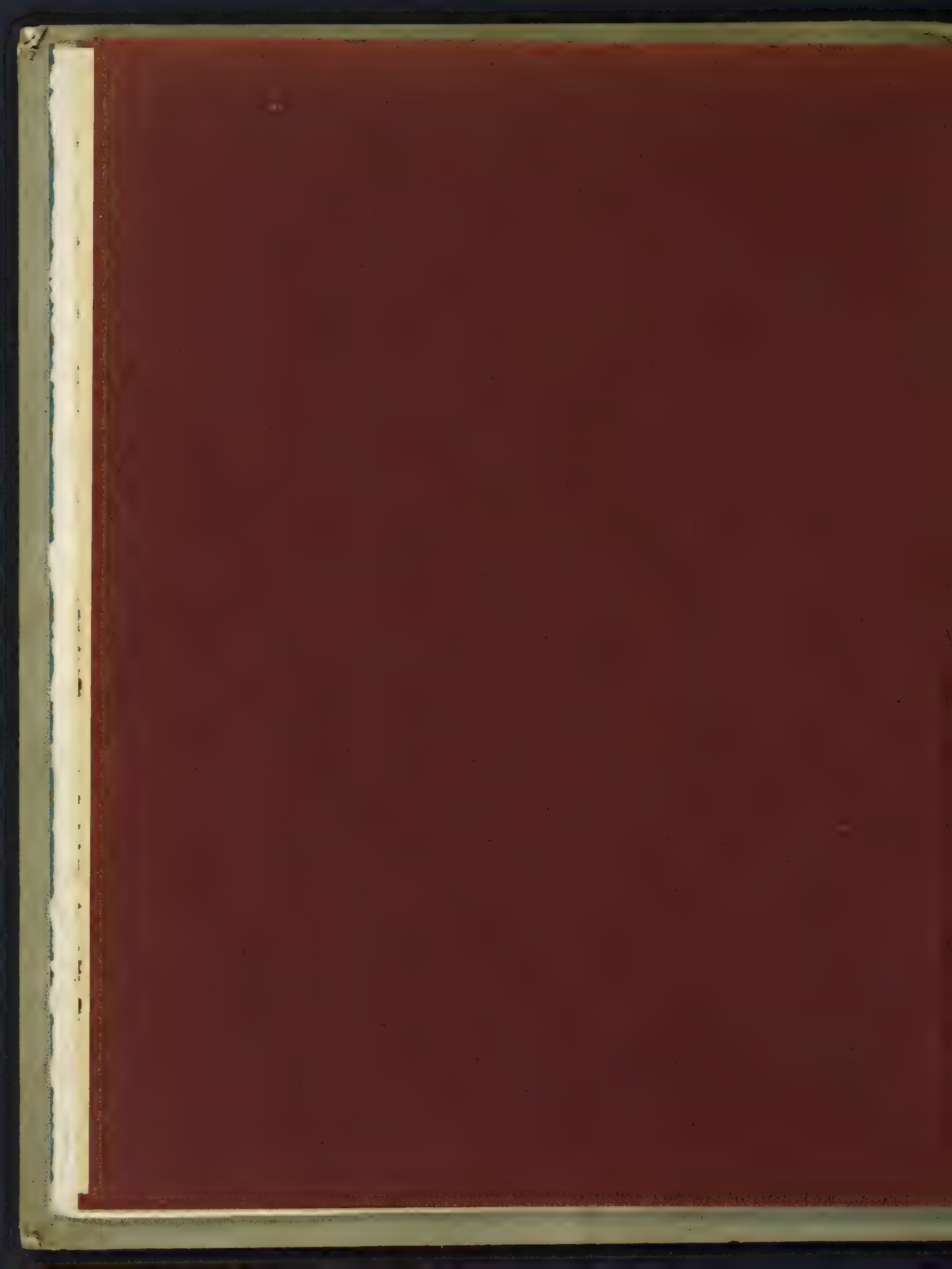
LE MINEUR

Ainsi, un art nouveau vint. Non pas un art dogmatique, car cela ne doit pas et ne peut pas exister, mais un art où toutes les originalités se libéraient petit à petit et vivaient en belles hardiesses et en sérénité, leurs vies créatrices.

L'essor fut d'une diversité remarquable. Tous les genres s'y coudoyèrent, dans la fraternité de la vaillance. Mais tous, pourtant, gardaient un point de contact : le tempérament d'une communauté humaine qui chérit la vie et qui l'aime dans toutes ses manifestations, tempérament que divulguait déjà, aux âges passés, l'art des devanciers illustres.

Cette obscure séduction revit dans les œuvres d'aujourd'hui. C'est le caractère de notre race revenu, comme le reflet d'une image déjà lointaine. Elle nous montre avec quelle joie nous savons comprendre la vie et la vivre. Et il semble que cette piété, qui mettait déjà tant de virilité dans la plupart des œuvres des grands artistes d'autrefois, revit dans l'art contemporain, toujours ardente, comme survit dans le flot des fleuves, les eaux claires des sources lointaines.





Oui, l'art belge aime passionnément la vie et toutes les beautés qui l'encadrent. Sa caractéristique, quelles que soient les interprétations que les créateurs s'autorisent, est de la montrer dans ces mille manifestations, de chanter la nature et la leçon de force qu'elle ne cesse de nous offrir.

L'évolution d'art à laquelle nous avons assisté ces vingt-cinq dernières années, a été plus féconde peut-être que toutes les autres, en ce sens que les artistes qui y participèrent, bien que de tempéraments divers et de techniques contraires, s'imprégnèrent de cette nécessité de rester, avant tout, des *interprètes de la vie*. Ils la comprirent à travers des mentalités spéciales, sans plus. Et voilà pourquoi, à de rares exceptions près, on ne trouve dans la longue série de talents qui illustrèrent l'art belge, que des glorificateurs de la nature.



LE MOISSONNEUR

Evidemment, les interprétations sont multiples, parce que toutes les choses qui s'offrent à nous, de la plus humble à la plus prestigieuse, et les mille manifestations de l'existence, sont également dignes de fixer l'attention de l'homme épris de beauté. Quels que soient son originalité et le génie qu'il met à révéler ce qu'il voit, son œuvre sera toujours belle, si la sincérité guide sa tâche.

Il en est qui montrent la nature telle qu'elle est, sans rien de plus, soucieux avant tout de réalité, peut-être parce qu'ils jugent qu'elle est, elle-même, assez forte et émotive. Il en est qui la poétise jusqu'à l'exaltation. Certains y chérissent particulièrement la mélancolie ou le mystère. Tous sont également *vrais*, parce que l'esprit qu'ils donnent à leurs œuvres n'efface jamais la beauté que comporte toujours la révélation de la nature.

Mais il en est qui ne se contentent pas de montrer la vie. Ils font plus. Ils veulent la glorifier parce qu'elle est toujours noble et qu'elle ne cesse de donner des exemples de force et de beauté.

Constantin Meunier est de ceux-là.

A ce titre, il mérite une des places les plus hautes dans l'art contemporain, *non seulement parce qu'il glorifia la vie, mais aussi parce qu'il glorifia ce qu'il y a de plus beau en elle : LE TRAVAIL.*

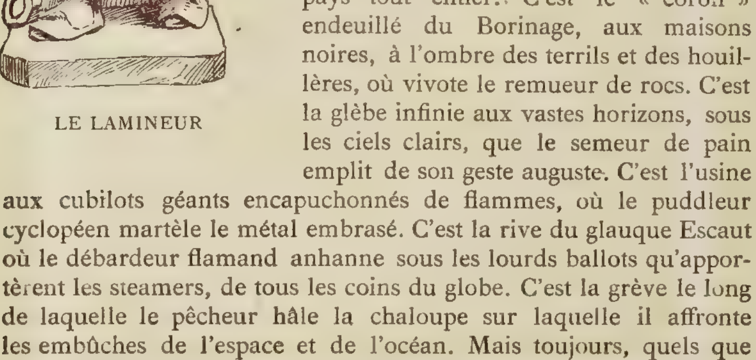
Le travail !

O magie des mots ! A prononcer celui-ci, un monde s'éveille, et aussi la force de tout un peuple qui semble s'être imposé bien plus que les autres, une mission de hardiesse.



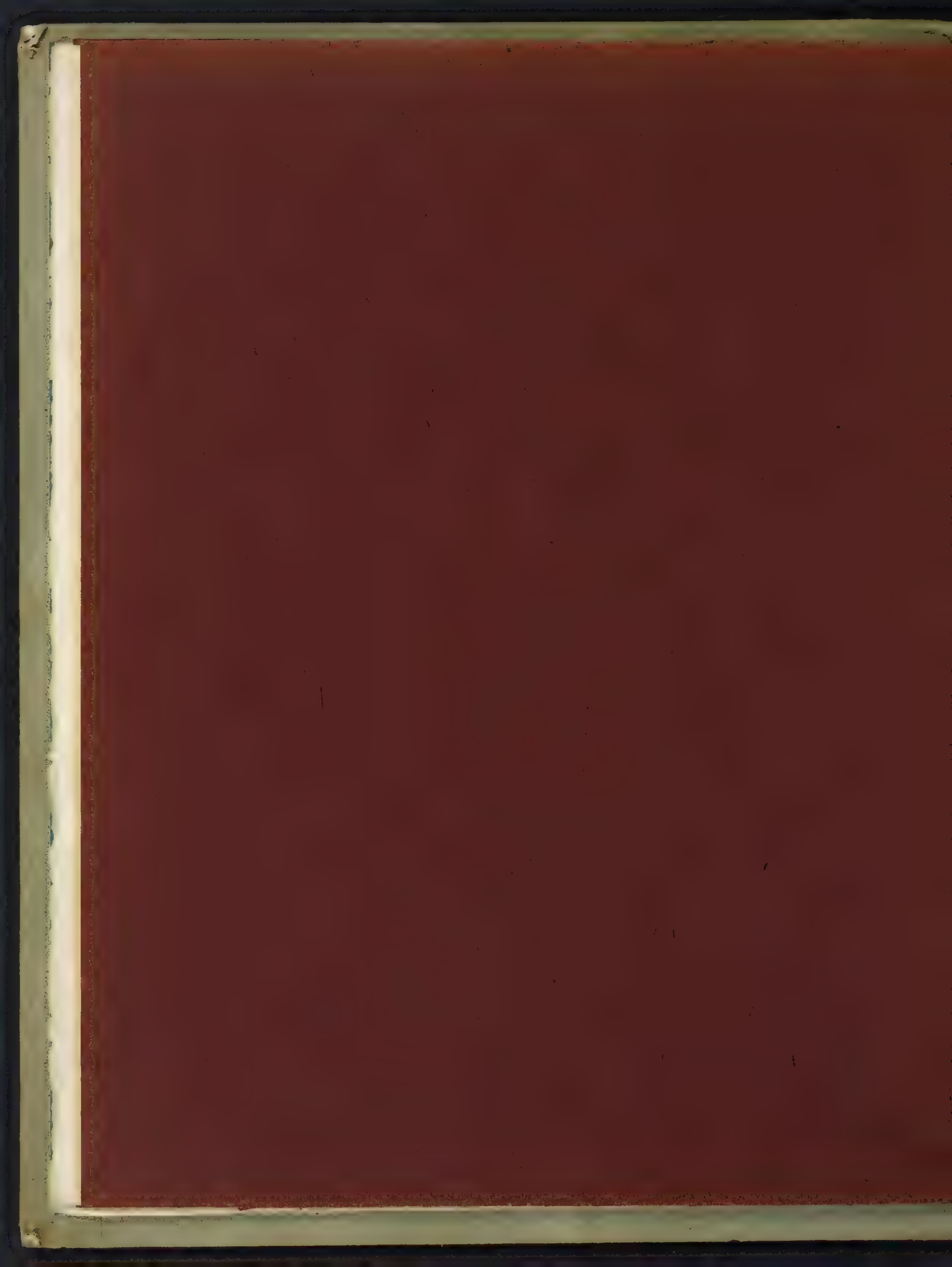
LE LAMINEUR

Le travail ! Et la race toute entière s'agite, avec les mille activités où se complaît la force des nôtres, avec ses sacrifices, ses vaillances, ses dévouements obscurs, ses martyrologes tragiques et ses prestigieuses victoires. A l'évoquer, des contrées de labeur apparaissent, pays noir de la wallonie, plaines navrantes de la Flandre, quais brumeux des ports, tous ces coins de la terre belge où s'agite une âpre humanité dont les labeurs obscurs font la richesse et la puissance du pays tout entier.. C'est le « coron » endeuillé du Borinage, aux maisons noires, à l'ombre des terrils et des houillères, où vivote le remueur de rocs. C'est la glèbe infinie aux vastes horizons, sous les ciels clairs, que le semeur de pain emplit de son geste auguste. C'est l'usine aux cubilots géants encapuchonnés de flammes, où le puddleur cyclopéen martèle le métal embrasé. C'est la rive du glauque Escaut où le débardeur flamand anhanne sous les lourds ballots qu'apportèrent les steamers, de tous les coins du globe. C'est la grève le long de laquelle le pêcheur hâle la chaloupe sur laquelle il affronte les embûches de l'espace et de l'océan. Mais toujours, quels que soient le milieu et la nature de la tâche, c'est la même vaillance dont tous les efforts se résument en merveilleuse fécondité.





LE PORT



Il fallait pour magnifier tout cela, et surtout pour synthétiser ce que les multiples éléments de la vie laborieuse ont de grand et de farouche, une âme profondément pitoyable, mise au service d'un talent sûr et probe, dédaigneux de banalités. Il fallait aussi un esprit ouvert aux rénovations sociales qui remuent si profondément le monde, tellement la mission était en dehors de tous les errements suivis jusqu'à ce jour. Il fallait aussi de la bonté, car pour imposer la pitié et, ce qui est bien mieux, le respect au profit des travailleurs, il faut avoir l'âme fraternelle, celle-là qui souffre des douleurs des autres.

Constantin Meunier fut l'artiste qui réunit ces rares qualités. Aussi, ses œuvres sont-elles au-dessus de la généralité, parce qu'elles n'ont pas seulement l'essence de beauté et de vie qu'il faut désirer à la moindre création d'un artiste, mais une portée éducative et sociale.


LE PÊCHEUR

Je ne parlerai pas de son œuvre en général, de ses débuts, de ses luttes tenaces, de l'évolution que subit sa technique, des peintures étrangères à la vie des besogneux et des peinards. D'autres, et des érudits, en des appréciations essentielles, ont révélé les belles qualités de sa vie et la puissance de son talent.

Mais je veux préciser en quelques lignes, comment son œuvre fut une prestigieuse glorification du travail, la portée sociale qu'elle

formule dans ses multiples créations et combien elle est humaine. Oui, humaine avant tout, bonne et fraternelle, comme doit l'être tout ce qui montre l'humanité des usines et des glèbes.

Pourtant, Constantin Meunier, s'il a érigé en ses glaises, ses pastels et ses peintures, tous les types de travailleurs, n'a pas surtout caractérisé chacun d'eux. Il a vu la race besogneuse dans ses généralités. Elle fut pour lui une image vaste où, malgré ses mille aspects, le labeur se synthétisait de façon à donner une impression définitive.

Imaginez-vous un passant, d'âme altruiste et émue, regardant défiler dans les brumes du soir, tous les types de peinards, les gas des usines, les briseurs de rocs des charbonnages, les semeurs de blé, les marins, que sais-je, tous ceux-là qui peinent, défilant dans les attitudes de leurs tâches, en foule prestigieuse et tragique. Il ne comprendra pas chaque type de cette légion anonyme. Il verra des gestes. Il entendra des appels. Mais toute cette humanité aux aspects si divers, se résumera en une synthèse renfermant les caractères les plus remarquables. Voilà. Il nous paraît que Constantin Meunier a compris, comme ce passant du soir, l'armée des travailleurs.



LE DÉBARDEUR

Ce qui le prouve, c'est que beaucoup de ses œuvres, qui montrent pourtant des ouvriers de métiers absolument différents, ont des similitudes significatives. Tel débardeur des quais d'Anvers, à part l'attitude, ressemble à ce mineur borain que casque la « calotte » de cuir. Ce terrien qui jette à pleine main le blé, pourrait avoir le geste de ce puddleur appuyé sur ses tenailles. C'est la même face aux traits durs, aux yeux profondément encavés et qui semblent avoir trop pleuré de souffrances endurées, aux méplats accentués, aux lèvres serrées. Ce sont les mêmes bras noueux, les mêmes mains larges à remuer des mondes, la même robustesse et la même souffrance...



Ainsi s'affirme ce besoin de résumer dans tous les types évoqués, la beauté et la grandeur du travail.

Pourtant, les travailleurs de Meunier sont vrais. Ils ne sont pas conventionnels dans les gestes et les sujets, érigés en attitudes implorantes et niaises, mais seulement réalistes. L'art du créateur fut précisément de dégager de cette réalité si simple, la force et la splendeur que l'on n'y trouvait pas avant lui.

Alors forcément, lorsque l'on regarde les œuvres de Meunier du plus humble croquis à la statue qui érige dans la fierté du bronze l'attitude du manouvrier, se dégage une impression d'ensemble si vive, que le côté pittoresque de chaque création semble s'effacer et que l'on admire bien plus que la vérité du geste, la vie de détresse et de force si bellement magnifiée.



L'HOMME DE LA GLÈBE

Je ne sache pas qu'il existe un art ayant atteint avec tant de maîtrise, à l'émotion, peut-être parce que très peu d'artistes mirent à atteindre leur idéal, la même continuité de logique et de pitié.

L'œuvre de Meunier, a dit un critique français, M. Georges Lecomte, « a la qualité de son âme ». Parole vraie, qui définit à souhait, un talent où déborde une intellectualité charitable et expressive. Toutes les créations de Meunier sont l'incarnation visible de son sentiment. Et l'exécution demeure subordonnée à l'idée. Toutes, qu'elles soient hâtivement réalisées dans la soudaineté d'une vision qui sut intéresser l'artiste, ou révélées en attitudes définitives, servent toujours une inspiration générale, qui révèle aussi les hautes visées d'un philosophe et d'une âme bonne et compatissante.

Cette pitié de l'artiste ne s'est pas montrée seulement dans l'expression des types de travailleurs. Sa compassion a compris à côté de l'homme qui besogne et qui souffre, les humbles animaux qui sont ses compagnons d'infortune et aussi le milieu où tous évoluent. Tellement il est vrai qu'il y a une certaine corrélation entre les êtres et le décor où ils agissent. C'est ainsi qu'on peut voir dans l'œuvre, le cheval malingre qui ahanne à tirer les berlines

des houillères, celui qui porte le pêcheur des côtes flamandes et tant d'autres, mais tous ayant eux aussi, comme les hommes, les caractères de leur servitude et de leurs tâches dures. Est-il rien de plus pitoyable que ce minable cheval de fosse, qu'il représenta, tête basse, crinière au vent, jambes arquées à force d'avoir roulé sous les rocs des bouveaux et achevant sa lamentable vie, au jour. Il le montra dans un décor de neige, près d'un ponton noir, triste à faire pleurer.

Le décor où se meut la vie des ouvriers de Constantin Meunier complète la vision douloureuse éveillée par les types qui y peinent. C'est une nature farouche, peut-être exagérée dans sa désespérance, mais qu'il importait de réaliser ainsi, pour compléter la synthèse que l'artiste désirait à ses œuvres. Ce ne sont pas des paysages ensoleillés du pays noir où s'exalte la joie des kermesses, des villages aux claires maisons coquettes, rieuses de toutes leurs fenêtres à rideaux blancs, mais des « corons », tristes et sombres où de pauvres demeures encrassées de suie se serrent les unes contre les autres sous leurs toits rouges, à l'ombre des terrils. Çà et là, le cierge d'une cheminée empanachée de fumée émerge des bâtiments de la houillère. Des clartés scintillent à des fenêtres, indistinctes comme des étoiles. De hauts pontons aux pilotis grêles comme des gibets, se profilent en traits durs, sur les fonds plus clairs de l'espace. Et des choses vagues remuent dans ce décor, des trains qui passent sous des fumerons blancs, des rames de berlines accrochées à la chaîne, des chevaux qui tirent les chariots, des hommes qui vont en attitudes lassées vers les charbonnages et les usines.



LE CARRIER

Parfois, ce sont aussi des coins du pays de la métallurgie, où des cubilots crachent dans le ciel sombre, leurs flammes rouges ; des intérieurs d'usines, de laminoirs, de verreries, où s'agite devant les brasiers, une humanité aux attitudes héroïques, dans la cadence des



LA MOISSON



outils ; des quais grouillants d'un départ d'émigrants, défilant en procession lamentable, devant les carènes des paquebots.

Mais toujours, ce décor concorde avec la vision des êtres qui y vivent. Mieux, il la complète, farouche, presque conventionnel, tellement l'artiste sut lui donner les caractères distinctifs utiles à l'impression d'ensemble qu'il voulait imposer. Et cela est nécessaire. On ne comprendrait pas les travailleurs et les gueux de Meunier dans un autre milieu, mettant leurs attitudes tragiques dans la banalité d'un paysage trop joli, et dont la sérénité serait un non sens.

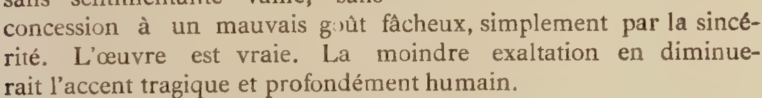
Il s'en faut que les travailleurs glorifiés par l'artiste, soient seulement intéressants pour qu'ils magnifient le travail.

Evidemment, Meunier a éliminé avec soin de ses œuvres, le détail inutile au profit de l'ensemble. Mais tous les êtres qu'il évoque dans ses pastels, ses peintures et ses sculptures, sont vrais au sens strict du mot, parce que les généralités voulues qui synthétisent en eux la beauté du labeur, n'empêchent nullement l'homme de signifier exactement dans son attitude, une parcelle agissante et bien définie, de la grande vie laborieuse. On ne peut s'imaginer consignation plus éloquente du geste de l'homme qui travaille ou qui souffre.

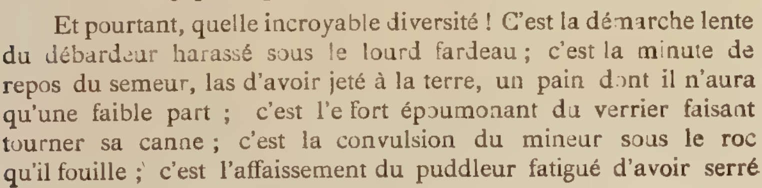


LE BRIQUETIER

Pourtant, l'effet est obtenu sans sentimentalité vaine, sans



concession à un mauvais goût fâcheux, simplement par la sincérité. L'œuvre est vraie. La moindre exaltation en diminuerait l'accent tragique et profondément humain.



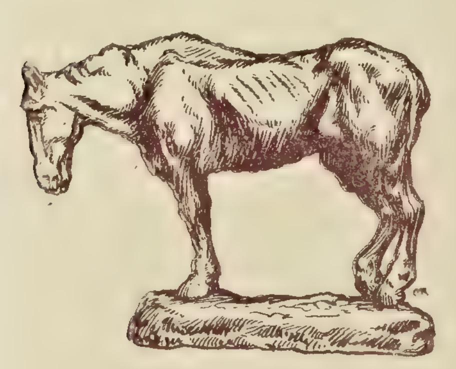
Et pourtant, quelle incroyable diversité ! C'est la démarche lente du débardeur harassé sous le lourd fardeau ; c'est la minute de repos du semeur, las d'avoir jeté à la terre, un pain dont il n'aura qu'une faible part ; c'est l'effort époumonant du verrier faisant tourner sa canne ; c'est la convulsion du mineur sous le roc qu'il fouille ; c'est l'affaissement du puddleur fatigué d'avoir serré

entre ses durs callus, les tenailles qui serrent le lingot embrasé ; c'est toute l'humanité vaillante et pauvre, enfin, qui surgit, saisie en les mille attitudes de son labeur et de sa souffrance.

Puis, ce sont aussi des évocations plus douloureuses et tragiques, où l'artiste nous montre, comme dans son *Grisou,* la lamentable fin qui termine quelquefois le calvaire des humbles.

Aussi, partout et toujours, l'art de Constantin Meunier est la *Glorification du Travail.*

C'est le travail qui est sa base. C'est lui qui s'impose en synthèse affolante et tragique. Il est la grande beauté, l'âme qui palpite derrière la parcelle de vie évoquée. L'impression qu'il procure est si profonde, qu'il montre tout ce qui se cache mystérieusement de pauvreté, de vaillance et de malheur dans les racines de la vie.



LE CHEVAL DES MINES

Il est rare de voir l'œuvre d'un artiste produire avec cette intensité, une émotion aussi charitable et spontanée. C'est parce que l'image vraie de l'homme qui besogne et qui souffre, comporte un enseignement que les plus réfractaires doivent subir.

L'exemple offert par Meunier, marque avec une logique irréfutable, le rapport étroit qui doit exister entre l'art et l'évolution sociale. Son succès vérifie la nécessité de l'intervention généreuse de l'artiste dans l'œuvre de rénovation qui exalte tous les esprits.

Pourtant, il dépasse les autres. Il est d'une telle grandeur, si fraternel et si vaillant, si éloigné des préjugés admis jusqu'ici, qu'il constitue une admirable leçon de hardiesse et d'altruisme. On a dit de Meunier qu'il était un précurseur, le précurseur de l'art de demain, de l'art humanitaire et social. C'est vrai. Dans cette belle levée d'efforts qui conduit tant d'artistes vers une compréhension fraternelle de la vie, le labeur grave du maître flamand s'est imposé avec la beauté d'un sacerdoce.

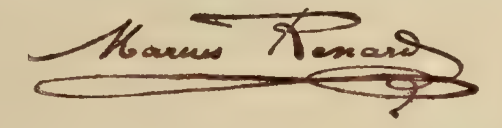
. . . .



LA REMONTE DES MINEURS



Nous devons le saluer, comme on salue un geste de fraternité et de justice.





LE GRISOU

DESSINS DE L'AUTEUR,
D'APRÈS LES ŒUVRES DE
CONSTANTIN MEUNIER.

TABLE DES REPRODUTIONS DES ŒUVRES

HORS TEXTE

GRAVURES ORIGINALES DE A. DURIAU

BIBLIOTHÈQUE DE L'ŒUVRE DE RÉNOVATION POPULAIRE

LE BORINAGE, par CAMILLE LEMONNIER, MARIUS RENARD, GONZALÈS DECAMPS, VALENTIN VAN HASSEL et OSCAR GHILAIN. — Illustrations de CONSTANTIN MEUNIER et MARIUS RENARD.

CHANSONS BORAINES, par MARIUS RENARD.

LE HAINAUT PITTORESQUE, par MARIUS RENARD, illustré par l'Auteur.

POUR LA JEUNESSE STUDIEUSE, par A. SIMON.

EN PRÉPARATION

LA VIE DES HUMBLES, par MARIUS RENARD.

CONTES DU PAYS NOIR, par O. GHILAIN, M. RENARD et V. VAN HASSEL.

Terminé en juillet
1904



Le Gérant :
Fernand DUPONT



